

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Travaux critiques

Réjean Beaudoin

Volume 34, Number 6 (204), December 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31441ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudoin, R. (1992). Travaux critiques. *Liberté*, 34(6), 122–131.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

TRAVAUX CRITIQUES

À une personne pressée d'aller à l'essentiel, je dirais d'abord ceci: au Québec, la critique littéraire naît vers 1900. Pour ensuite montrer que cette première assertion est un peu fausse, parce qu'incomplète, comme toute simplification.

Jacques Allard, *Traverses*¹

Il est évident que la critique littéraire québécoise commence à peine à entamer son objet. Si l'on admet qu'elle est née au début du siècle, qu'elle s'est constituée pendant l'entre-deux-guerres et qu'elle ne s'est vraiment développée qu'après la Révolution tranquille, on serait porté à conclure que son état actuel laisse prévoir sa maturité. On peut du moins en pressentir les signes dans quelques réflexions d'ordre métacritique qui commencent à paraître. L'affirmation tranchée suscite cependant le malaise. Tandis que la prose fictive actuelle se caractérise par un éclatement thématique et formel qui a souvent été constaté, comment éviter l'impression que le discours critique reste basé sur des fondements théoriques, et notamment sociologiques, qui semblent parfois captifs d'une angoisse identitaire dont les romanciers et les poètes se sont généralement éloignés depuis une quinzaine d'années?

1. Montréal, Boréal, 1991, p. 16.

Bien sûr, il y a critique et critique. Je veux parler de celle qui se pratique à l'université et qu'on dit savante, pour la distinguer du commentaire journalistique qui marche sur la corde raide entre la masse lisante et l'industrie du livre. Je sais bien que cette distinction est très fragile. Au fond, la différence est-elle si grande entre le chroniqueur Réginald Martel et l'essayiste Jacques Pelletier? Entre Gilles Marcotte journaliste et Gilles Marcotte directeur d'équipes de recherches subventionnées? Entre Jean Basile et André Bel-leau? Moins grande, il me semble, qu'entre Jules Fournier et Camille Roy... En principe, la Faculté garantit la liberté du chercheur, mais cette indépendance nécessaire est loin d'être absolue dans la pratique. Les forces internes du milieu universitaire ou les pressions économiques du marché des biens culturels limitent concrètement et déterminent en partie le travail des lecteurs spécialisés, qu'ils soient à la solde d'une maison de haut savoir ou d'une grande entreprise de presse. Ces remarques préliminaires pourraient s'allonger indûment. Mieux vaut en venir tout de suite à quelques ouvrages critiques parus récemment.

Victor-Laurent Tremblay, professeur à l'Université Wilfrid Laurier, vient de publier un livre de quelque 360 pages intitulé *Au commencement était le mythe*². C'est une thèse de doctorat soutenue en 1985 et remaniée pour la publication. L'auteur définit sa démarche comme étant «une mythanalyse globale avec application à la culture traditionnelle québécoise à partir de quelques textes romanesques représentatifs». Ainsi se lit le sous-titre de l'ouvrage.

L'étude s'appuie sur trois théories que V.-L. Tremblay s'efforce de fondre en une méthode adaptée à son objet: l'anthropologie structurale de l'imaginaire, empruntée à Gilbert Durand, la violence mimétique du sacré selon René Girard et le dialogisme de Mikhaïl Bakhtine. La réflexion

2. Ottawa et Paris, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1991.

théorique constitue une part fort importante de ce travail. Vais-je céder à la tentation de dire: trop importante? Ce genre de recherche me paraît tout à fait typique de la thèse universitaire, exercice décrié à bon droit lorsqu'il imite, comme c'est souvent le cas, son propre stéréotype: langue approximative, style verbeux, vocabulaire ésotérique, analyse plus soucieuse de son appareil que de son objet, rabattement d'une grille conceptuelle sur un texte témoin; en un mot: le vide monumental d'une pensée asphyxiée par l'encombrement de l'érudition. Dans le pire des cas, on confond l'exactitude avec la sécheresse. Je ne prétends pas que L.-V. Tremblay ait rempli toutes les conditions de ce modèle affligeant. Heureusement non! Mais je crois qu'il n'a pas su s'en dégager suffisamment. Et c'est dommage pour l'étendue et l'intérêt de son savoir, pour la rigueur et la lisibilité de son propos. Je reste persuadé que ce gros dossier avait virtuellement beaucoup à dire. Hélas! je l'ai lu et relu à l'envers et à l'endroit sans trouver de quoi il peut bien retourner. Peut-être la thèse se ramène-t-elle tout simplement à ceci: que le roman québécois manifeste culturellement les structures universelles d'un imaginaire anthropologiquement fondé. Le contraire eût été étonnant, à moins de croire que l'homme d'ici représente un cas d'espèce. Est-il important de consacrer tant d'efforts à prouver l'évidence?

Je ne discute pas la légitimité de l'exercice. La seule question que je pose, c'est celle de son intérêt. Qu'est-ce que cela m'apprend sur les productions étudiées? J'admets tout ce qu'on voudra quant aux hypothèses de départ, mais je l'admets parce que je m'intéresse aux œuvres que ces hypothèses devraient m'amener à relire. Quel est le rendement intellectuel de cette relecture? Qu'est-ce qu'elle m'oblige à redécouvrir dans les textes? Qu'est-ce qu'elle ajoute à ma lecture «naïve»? Je dois avoir un esprit très obtus pour ne pas savoir aborder la critique autrement que par ces questions. Tout ce qui m'intéresse est de nourrir

mon appétit des textes. Ce qui m'ennuie le plus ici, c'est que la littérature sert tout au plus de prétexte à l'entreprise de L.-V. Tremblay. Il serait très exagéré de dire qu'elle en est l'objet. L'auteur ne s'en cache d'ailleurs pas:

L'objectif du présent livre est donc de «mythanalyser» la civilisation traditionnelle canadienne-française, de ses origines jusqu'au début du XX^e siècle, à partir d'un corpus littéraire qui, par sa «signification ethnologique», dévoile ou reflète à divers degrés ce que j'appellerai, faute d'un meilleur terme, l'inconscient collectif³.

Au commencement était le mythe étudie donc des romans classiques du corpus québécois: principalement, *Les anciens Canadiens*, *Angéline de Montbrun* et *Un homme et son péché*. Il y a aussi les légendes de *La Chasse-galerie* et du *Chercheur de trésor*. Voilà pour la «signification ethnologique». L.-V. Tremblay ne s'occupe pas de la qualité littéraire de ces textes, qu'il ne traite pas comme des textes, mais comme autant de symptômes morbides d'une société aliénée, doublement subjuguée par la domination étrangère et par sa propre élite cléricale. L'auteur s'en explique longuement et avec clarté, il y insiste à plusieurs reprises et le démontre avec maints arguments: un écrivain n'est pas quelqu'un qui sait ce qu'il fait quand il rédige son œuvre; c'est un sujet humain qui traduit quelque ténébreux archétype que le mythanalyste connaît beaucoup mieux que lui.

Bien sûr, je suis injuste, virulent et partial. Le livre de L.-V. Tremblay a beaucoup de qualités: il fourmille de remarques pertinentes et d'aperçus éclairants, il témoigne d'un labeur et d'une documentation considérables, il avoue honnêtement ses tenants et ses aboutissements. En fait, il s'adresse tout simplement à un lecteur que je ne parviens

3. *Au commencement était le mythe*, p. 2.

pas à me représenter. Mon irritation ne vise qu'à épargner à d'autres ce malentendu.

*

J'éprouve un peu le même malaise, avec toutefois une différence de degré, devant *Le roman national*⁴ de Jacques Pelletier, recueil d'essais sur le «néo-nationalisme et (le) roman québécois contemporain». Le rapprochement des deux livres est cependant tout à fait malséant, à part le fait qu'ils reposent sur une certaine réduction du littéraire à l'état de miroir réfléchissant une autre réalité jugée plus significative et en dernière instance déterminante: chez L.-V. Tremblay, cette autre scène est celle du mythe; chez J. Pelletier, il s'agit du discours politique. Cela dit, les deux démarches n'ont absolument rien de comparable. L'ouvrage de J. Pelletier est sobrement écrit, solidement structuré et d'une lecture parfaitement claire. Ce n'est pas une thèse, au sens académique du mot, mais c'en est une, et alertement défendue, au sens intellectuel. C'est aussi une étude qui serre d'assez près les textes littéraires qui constituent son objet, c'est-à-dire les œuvres des romanciers Jacques Godbout, Victor-Lévy Beaulieu et André Major.

Fidèle à l'approche marxiste qui a caractérisé tous ses travaux critiques, Pelletier laisse entendre l'inconfort de s'appuyer sur une théorie qui vient de connaître la déconfiture historique que l'on sait. Il achève donc ses propos d'introduction sur une note ambiguë, en s'avouant marxisant plutôt que marxiste, sans s'expliquer davantage sur le sens de la nuance. Comprenne qui pourra. Quant aux fondements intellectuels de son travail critique, l'auteur s'inscrit dans la tradition socio-critique de Lukacs et de Goldmann, en combinant une analyse à la fois interne et externe du texte littéraire, c'est-à-dire en postulant un

4. Montréal, VLB Éditeur, 1991.

rapport entre, d'une part, les structures et les thèmes de l'œuvre, et, d'autre part, le contexte littéraire, culturel et politique dans lequel cette œuvre s'élabore. Du côté du contexte, l'essayiste retient surtout l'idéologie néo-nationaliste du Parti québécois. Du côté des romans, il s'emploie à évaluer la portée révolutionnaire du discours narratif, l'hypothèse étant que la littérature doit contribuer au changement historique des rapports sociaux. À propos, par exemple, d'*Un rêve québécois* de Beaulieu, Pelletier interroge la comparaison suggérée entre la crise d'octobre, qui se profile à l'arrière-plan de l'intrigue, et la fureur criminelle du héros alcoolique, Bartholémy Dupuis, qui tue et mutilé sa femme. Voici comment le critique comprend ce rapport:

L'acte, dans l'un et l'autre cas, n'a pas permis d'échapper à l'aliénation et d'accéder à la liberté. Celui des Rose se situait sur le terrain de la réalité et de la collectivité; celui de Bartholémy, sur celui de l'imaginaire et de l'individualité. Dans les deux cas c'est l'échec. Ce qui est gênant, c'est que Beaulieu établit une relation d'équivalence entre les deux actions alors qu'il n'en est rien: la crise d'octobre a bel et bien existé et a permis d'exposer un certain nombre de problèmes que l'on se refusait à aborder jusque-là; le crime de Bartholémy, lui, est demeuré dans la sphère du rêve et n'a pas ouvert de façon certaine la porte à une prise de conscience claire⁵.

On ne peut pas exprimer plus clairement les conséquences désastreuses encourues par la littérature lorsqu'elle fait l'objet d'un semblable traitement: la réalité reste hors-texte, tandis que l'écriture est reléguée au rang de fantasme impuissant. Quant à la certitude d'une conscience claire, on voit à quelles conditions l'écrivain est ici invité à y parvenir.

Et pourtant, Jacques Pelletier connaît à fond les œuvres qu'il étudie: il en repère les lignes de force, en souligne les

5. *Le roman national*, p. 122.

constantes, en dégage les points tournants, et il respecte même la complexité de leur configuration générale, ce qui n'est pas rien dans le cas d'une aventure scripturaire comme celle de Victor-Lévy Beaulieu. Ce souci d'intégrité est tout à l'honneur du critique, mais il favorise en même temps une expansion du résumé dans le commentaire critique. On souhaiterait parfois que le rappel des ramifications diégétiques se fasse plus léger et que l'interprétation sociocritique soit plus étoffée. C'est que l'analyse a souvent tendance à affirmer la présence du sociotexte au cœur du roman, sans l'établir d'abord sur un plan proprement esthétique. Il serait absurde de reprocher à ce genre d'étude de privilégier les contenus, puisque c'est justement sa visée explicite. Le problème n'est pas seulement de renvoyer le discours littéraire à l'instance politique, mais aussi de montrer la teneur textuelle de l'horizon socio-culturel. Là-dessus, il me semble que la perspective de Pelletier tourne court. Et lorsque la biographie du romancier laisse voir des liens quelconques entre son monde imaginaire et le milieu où il évolue, on se demande si le critique ne substitue pas carrément le militant recherché à l'écrivain existant. Que m'importe de savoir que Jacques Godbout est le mètre étalon de l'intellectuel petit-bourgeois au méridien d'Outremont, que la vision du monde de Victor-Lévy Beaulieu est associée et anhistorique ou qu'André Major a trahi l'idéal de sa génération et de sa jeunesse partipriste? Ce qui m'intéresse, c'est de comprendre comment ils ont rempli ou non leur tâche d'écrivain. J'avoue que cette question est moins facile à trancher, mais une théorie qui l'évite a-t-elle quelque chose à m'apprendre sur la littérature?

*

Tout cela correspond du reste au parcours d'une critique littéraire québécoise dont Jacques Allard résume pertinemment l'évolution comme suit: (...) des journalistes pionniers, nous sommes passés aux universitaires patentés.

Ou encore d'une théorie religieuse du reflet à une théorie sociologique de la littérature, qui intègre maintenant le littéraire non au discours religieux mais au discours social⁶.» L'observation est tirée d'un recueil d'articles joliment intitulé *Traverses*. Vieux routier des études littéraires québécoises, Jacques Allard appartient à la génération d'André Brochu et de Laurent Mailhot, c'est-à-dire à la première cuvée d'«universitaires patentés» qui vont conférer sa pleine légitimité au champ littéraire québécois. La paternité critique de Camille Roy devait en effet rester sans filiation directe au cours des années 40 et 50. Il faudra donc attendre la Révolution tranquille de la décennie suivante pour voir enfin se résoudre ce qu'Allard appelle «la crise de sécularisation du discours».

Jacques Allard considère l'importance croissante des études universitaires comme «le trait le plus marquant de l'évolution de notre institution littéraire entre 1965 et 1980⁷.» Il y voit l'avènement attendu de la «patrie de l'intelligence» (reprenant une expression chère à Marcel Dugas) après la longue reconnaissance du territoire national. Il souligne pertinemment la tension de cette critique universitaire entre une pente mondaine et une pente théorique, pour se demander si cette division reproduit la très vieille peur de s'affirmer trop sur le plan intellectuel. Ainsi, nous ne serions pas encore affranchis du réflexe de nos aînés qui opposaient la vieille France médiévale et classique à la France moderne de la Révolution, faisant de l'une notre mère patrie et de l'autre notre pire ennemie. Dans un autre texte, Allard formule une variante intéressante de la même tension profonde qui se manifeste cette fois dans l'actualité de la recherche savante: la fracture se situe désormais entre la tradition «ethnologique» de notre quête identitaire et le nouveau visage «interculturel» de notre américanité.

6. *Traverses*, Montréal, Boréal «Papiers collés», 1991, p. 71-72.

7. *Ibid.*, p. 66.

Même s'il propose une appréciation largement positive et plutôt optimiste de la critique québécoise, surtout à cause de son épanouissement récent, on sent qu'Allard reste parfois sur son enthousiasme. L'affirmation de la maturité progressive ne va pas sans quelques ombres au tableau, mais il faut les deviner, presque les lire entre les lignes, tant l'auteur s'efforce de rehausser son panorama. Il faut certainement se réjouir de voir rassembler en un seul volume les références essentielles et les grandes orientations de la pensée critique au Québec, le tout mis en perspective d'une façon claire et sans négliger les enjeux problématiques de la question. L'utilité de l'ouvrage et son intelligence sont remarquables. On sort pourtant de cette lecture avec une curieuse impression de faim inassouvie. C'est peut-être, en un sens, le meilleur indice du succès de la démarche. Il faudrait plutôt en féliciter l'essayiste. D'où me vient le sentiment que quelque chose a été escamoté, que mon attente n'a pas été satisfaite, que le plus important reste à articuler? Allard soulève les bonnes questions, mais il le fait toujours en passant, il les laisse reposer au fond du filet diachronique qui les ramasse dans son balayage progressif. La vocation métacritique de son livre est partout ébauchée et constamment laissée en plan. J'en donne un exemple, entre autres. À propos de l'époque des fondateurs qui va de Casgrain à Roy et Dantin, il écrit: «A donc présidé à notre expression une problématique religieuse et collectiviste qui "déplaçait" l'esthétique et la subjectivité⁸.» La phrase est tirée d'une note de lecture qui commente rapidement les recherches bibliographiques d'Yvan Lamonde sur la communication écrite au Québec. Allard s'y interroge sur l'éventualité d'une histoire de la pensée québécoise, en prenant soin de distinguer celle-ci de l'histoire sociale des

8. *Ibid.*, p. 28.

idées. Dans un autre contexte, toujours au sujet des historiens modernes des idées québécoises, il note: «Je m'étonnerai toujours (naïveté?) qu'il faille s'en remettre à une datation sociopolitique pour comprendre le mouvement des idées...⁹» Ma frustration de lecteur s'explique par l'hiatus qui sépare ces deux observations, sans que s'instruise le procès de leur parenté apparente. En d'autres mots, le projet de ces *Traverses* me semble trop souvent se soustraire à l'impératif d'une vraie critique de la critique, tâche dont Allard a quand même le mérite de rappeler l'urgence et la nécessité.

9. *Ibid.*, p. 79.